

JEAN SANS TERRE OU LE JUIF ERRANT CONTROVERSÉ

La propension de certains artistes et poètes d'origine juive à s'approprier la légende chrétienne du Juif errant m'a toujours stupéfié. Je songe ici à Maxime Alexandre, Ilarie Voronca, Benjamin Fondane dans les années trente du précédent siècle¹, mais aussi bien à Marc Chagall et à sa représentation d'un juif barbu et voûté, le baluchon sur son dos, volant au-dessus des toits des villages russes. Ils parlent d'eux-mêmes, bien entendu, et se considèrent comme d'éternels exilés. Qu'il se nomme Cartophile, Ahasverus, Isaac Laquedem, Jean Boutefeu, Espérendieu ou bien Ulysse, c'est toujours le cordonnier de Jérusalem qui aurait refusé un instant de repos à Jésus sur le chemin du supplice et, pour sa peine, en aurait été condamné à parcourir les continents jusqu'au retour du Sauveur.

Certes, ces poètes ont largement dépassé l'imagerie d'Épinal et sont tout autant redevables des diverses interprétations romantiques d'Edgar Quinet, de Goethe et surtout d'Eugène Sue, venues enrichir la version populaire et lui donner un tout autre sens !

Avec *Jean sans terre* (1934-1944), Yvan Goll semble apporter sa contribution à cette tendance intériorisante du mythe. « Souviens-toi de mes jambes qui sans cesse ont des fourmis et s'agitent, ces jambes du Juif éternel qui ne peuvent oublier l'errance² » écrit-il à sa femme, Claire, le 27 mars 1931, en prélude à la composition de ce recueil. Toutefois, s'il formule l'idée d'appartenir à un groupe nomade uni par sa croyance, à la race d'Abel pour tout dire, Goll ne semble pas reprendre à son compte le point de départ de la légende. Il convient d'y regarder de plus près, de voir comment le poète traite la matière juive à travers son personnage et comment il se fait le témoin des temps agités.

**

Composé par accumulation, le poème épique *Jean sans terre* a connu plusieurs éditions depuis la première, à Paris, en 1936, avec un dessin de Chagall (une illustration conventionnelle du Juif errant). Je me réfère ici au texte du deuxième tome des *Œuvres complètes* établies par Claire Goll en 1970 chez Émile-Paul (malheureusement inachevées). C'est une suite de cinquante-sept poèmes de longueur et de mètre variés, certains comportant jusqu'à huit versions. Rien ne laisse paraître une organisation en cycles, bien que dans son édition critique en anglais Francis Carmody l'ait présenté sous la forme de cinq livres d'une

¹. Voir Maxime Alexandre, *Le Juif errant*, Gallimard, 1946 et *Le Juif errant. Le Diable et sa grand-mère*, Rougerie, 1979 ; Ilarie Voronca, *Ulysse dans la cité*, Le Temps des cerises, 1989 ; Benjamin Fondane, *Ulysse*, Les Cahiers du Journal des poètes, 1933.

². Claire Goll / Yvan Goll, *Meiner Seele Töne*, Mainz-Berlin, 1978.

douzaine de poèmes en moyenne, suivant une chronologie hypothétique³. Le poète use du quatrain en vers court de la chansonnette (4 ou 5 syllabes) du type « Au clair de la lune », pour passer, progressivement, à l’octosyllabe lyrique puis à l’alexandrin (ou pseudo-alexandrin) épique, sans qu’il y ait là rien de systématique ni d’absolument rigoureux. On peut s’étonner de ce retour à la rime et aux formes fixes chez un disciple d’Apollinaire. Goll en est d’ailleurs le premier surpris. À sa femme, dont il est momentanément séparé, il écrit :

Cela semble étrange, peut-être, mais la forme rigide m'aide énormément et n'empêche point que mes idées s'extériorisent tout aussi spontanées et légères que jadis dans le vers libre. Dis-moi si par cette pensée je me trompe. Je te prie de prendre la peine de tout soumettre à une réflexion sérieuse. Je continue à travailler, tant pis si je me trompe.

Et le lendemain :

Malheureuse de toi, encore un poème de Jean sans Terre ! Pourrais-tu imaginer ce qu'aurait été notre petit monde durant ces vingt années si j'avais tout écrit dans cette forme ? Peut-être alors m'aurais-tu quitté plus tôt. Malgré la rime, tu trouveras ci ou là une pensée bien construite dans une strophe méditée. Heine aussi a composé « Deutschland » dans cette forme. La forme, et ce qu'on a à dire, sont l'essentiel. Je m'en rends compte de plus en plus — surtout qu'on ne devrait pas craindre d'ennuyer le public. C'est ainsi que se créent les œuvres vraiment secrètes⁴.

S’il s’inspire du poème *L’Allemagne* de Heine, c’est seulement comme un incitateur, pour la forme de l’expression, dont on voit l’importance qu’elle revêt pour lui à ce moment de sa création. Mais il ne s’y tient guère, et tend à produire quelque chose comme l’équivalent de la complainte chantée par les rues.

Le poète est supposé relater les aventures de Jean sans terre, qui n’est évidemment pas le roi d’Angleterre à la tour abolie mais un pauvre hère instable, vagabondant de par le monde. Cependant il ne se maintient pas toujours dans cette posture distanciée, prenant la parole à plusieurs reprises, mêlant son point de vue à la relation hétérodiégétique. Dans « Jean sans terre aux enfers » par exemple, seize strophes impersonnelles précèdent cette proclamation où plane l’équivoque sur la personnalité du locuteur :

« Ville qui t’engraisses
De rognons sautés

³. *Yvan Goll : Jean sans terre*, a Critical edition with Analytical Notes by Francis J. Carmody, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1962, 205 p.

⁴. Lettre à Claire Goll, 6 mars 1936, traduite et citée par Francis Carmody dans *Yvan Goll*, Seghers, 1956, coll. Poètes d’aujourd’hui.

Bavante déesse
De l'humanité

Je serai ton chantre
Et ton fossoyeur
Ville je t'éventre
Et rôti ton cœur

Ville je t'étripe
Je jette tes gras
Doubles et tes tripes
Et ta rate aux rats

Voici ta Gomorrhe
Sous sa pluie de sang
Mais avant l'aurore
Tu la fuiras Jean ! » (146)

La pièce suivante, « Jean sans terre annonce l'avenir » rapproche de la même façon le personnage de son créateur :

« Jean sans Terre en rade
Des pays d'outre-Est
Mon grand camarade
Lâche tout ton lest... » (147)

Accroissant la confusion, le héros prend lui-même la parole dans « Jean sans terre citoyen du rêve », comme pour mieux attester de son identification à l'auteur :

« Bien que Jean sans Terre
Je n'échappe pas
Aux lois de la terre :
Repas et trépas » (183)

**

Jean sans terre est-il une figure nouvelle et actualisée du Juif errant ?

Conformément à la tradition relative au Juif errant⁵, Jean, dans la geste épique, est un solitaire, un « Éternel banni » (150), condamné à marcher indéfiniment. « Individu / Sans nom sans terre » (122), il ne tarde pas à rencontrer le personnage de la légende, Ahasver, « L'authentique frère » (133), tout droit sorti du ghetto avec son paletot long, tel que le représente l'imagerie populaire. Indirectement, il lui tient un discours pascalien : si Dieu existe, il l'a béni, sinon, l'homme doit se choisir un dieu, « Car en cas de doute / Il vaut mieux prier » (133). Tout naturellement, son interlocuteur évoque les fêtes et les rites « Du grand peuple élu » (135) : le pain de souffrance, l'œuf dur et les herbes amères consommées à Pâque, le jeûne du Grand Pardon, l'espoir six fois millénaire d'un avènement messianique. C'est un peuple entier qui appelle l'Éternel son Dieu (ici Goll n'hésite pas à utiliser la forme hébraïque « Adonaï ») et qui célèbre la fête, dans le respect de l'héritage familial :

« Ainsi Jean sans Terre

Connut Ahasver

Peut-être son frère

Sûrement sa chair » (136)

Par quoi il est établi que Jean, le douteur, se sait appartenir à un peuple issu « des puissantes mères », Ruth, Rachel et Rebecca, dont il assume l'héritage, les chants et les transes.

Yvan Goll lui ressemble en tous points, si l'on en croit le témoignage de sa femme. Dans son autobiographie, elle raconte que peu de temps avant sa mort, celui-ci voulut revoir Venise, en automne : « Le jour du Grand Pardon, nous sommes allés à la vieille synagogue du quartier juif de Venise. Yvan était en bas, et je le regardais des gradins réservés aux femmes. Couvert de son châle blanc et noir, son chapeau sur la tête, il se frappait la poitrine en se balançant. C'était Isaac Lang, dit Yvan Goll, fils d'Abraham Lang et de Rebecca Lazard, qui se prosternait, rejoignant par la prière sa longue lignée d'ancêtres échappés aux pogroms qui avaient ensanglanté les ghettos d'Europe⁶. » Comme il est d'usage, à l'issue de la fête, un riche vénitien les invita chez lui. Elle atteste alors que son mari fréquentait la synagogue pour les grandes occasions : l'anniversaire de la mort de son père et le jour de Kippour, et qu'il savait les prières de Pâque, dont il connaissait bien le rituel. Peut-être croyait-il « en un certain Dieu juif » conclut-elle. Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. Il est clair que l'auteur de *Noemi* (1916) et de *Neila* (1956) s'est souvent interrogé sur la nature de sa croyance, sur la loi

⁵. Pour une vue synthétique, se reporter au très beau et très nourri catalogue de l'exposition *Le Juif errant, un témoin du temps*, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, Paris, 26 octobre 2001-24 février 2002, Adam Biro, 2001, 238 p.

⁶. Claire Goll, *La Poursuite du vent*, Olivier Orban, 1976, p. 272.

et la foi juives. À son instar, son homologue Jean sans Terre n'a « aucune foi » (129) mais il conduit la caravane de ses ancêtres, il aspire à retrouver sa foi, « La force de ma religion » (187). À cet égard, la « Ballade de Jean l'apatride » résume bien l'héritage. S'il marche sans fin solitaire, ce n'est pas en raison d'on ne sait quelle condamnation à perpétuité pour le moins aberrante de la part du Christ, mais tout bonnement parce qu'il est « De la vieille tribu / Qui marche dans le vide / Sans bagage et sans but » (208). Il s'en était expliqué dès 1932, dans une note laissée à sa femme : « Rappelle-toi comme cela tressaille et frétille dans mes pieds, ces pieds du Juif Errant qui ne peut oublier ses pérégrinations ; comme l'inquiétude luit dans mes yeux, entre deux patries toujours le sans-patrie, entre la femme et l'homme, entre la foi et la paresse, entre le désir et l'ennui⁷. » En somme, Jean ne fait que suivre l'exemple de ses pères, les patriarches qu'il passe en revue dans un des derniers poèmes, écrit après qu'il ait pris conscience de la Shoah me semble-t-il, s'achevant sur ce quatrain :

« Hélas des milliers de pères et de cœurs purs
Avec leurs fils avec leurs filles ont disparu
Leur sauveur lui-même a déserté le mur
Et seules les hirondelles sont revenues » (273).

*

Si Jean sans terre est bien un autre Juif errant, plus complexe que ne le représente l'imagerie traditionnelle, il est aussi un écorché cosmique, foisonnant, libidineux, multiple, s'interrogeant constamment sur lui-même, lié aux forces de la nature, dialoguant avec les nuées, comme l'a bien montré Salvador Dali illustrant le poème « Jean sans Terre découvre l'ange » (192) dans la remarquable gravure qu'il a confiée à Goll pour ce recueil.

Jean scrute l'univers :

« Il cherche les cimes
D'où l'homme transi
Jette aux dieux sublimes
L'affront de son cri » (126).

Il « s'immole au soleil » (164) et, simultanément, épouse la lune (159). De fait, c'est un « fabricant de nuit » :

« Ainsi Jean sans Terre
Goûte en exploitant
Les nuits solitaires

⁷. Yvan Goll, correspondance, cité par Denise Gamzon, « Un poète juif méconnu, Yvan Goll », *Les Nouveaux Cahiers*, n° 53, été 1978, p. 39.

L'orgueil de Satan » (154)

Pour lui, les villes qu'il est condamné à parcourir sans relâche sont des enfers, nouvelles Gomorrhes (144).

Car tel est bien l'objet du recueil qu'Yvan Goll expose à sa traductrice américaine :

« Dans *Jean sans Terre* la Nature redevient sujet principal. Cependant elle n'apparaît plus à l'état brut, mais soumise aux procédés scientifiques de l'époque moderne. Ce qui n'empêche pas l'Homme de l'adorer d'une façon toute païenne, comme dans les temps antiques⁸. »

Le portrait psychologique de Jean est des plus compliqué. Comme sa croyance —ne va-t-il pas jusqu'à s'agenouiller devant la cathédrale de Strasbourg (224) ? —, son rapport à l'amour est ambivalent. De là qu'il se donne pour un hermaphrodite, à l'instar du premier homme selon la Kabbale, l'Adam Kadmon (thème sur lequel Goll reviendra dans ses ultimes poèmes) :

« Jean à double face

Jean à double sens

Ne sait qui l'embrasse

Ni ce qu'il consent » (170)

Une chose est sûre, il aime mal et est mal aimé, et sort de cette contradiction par le nominalisme, le jeu sur les mots qu'il change de sexe à plaisir, faisant de la lune le féminin de l'alun, de la Seine celui du sein ; inversement, du faune le masculin de la faune. Devant l'amour, il veut qu'une femme soit à la fois sa mère (la mère juive des humoristes ?) et la mer accueillante, un univers entier dans une alcôve, et aussi l'amazone épuisée, et tant d'autres... C'est ici que le mythe du Juif errant rencontre celui de Don Juan qu'il met à nu. Comme le grand seigneur méchant homme, Jean, « Homme vénérien » (139) aime toutes les femmes sans en retenir une seule, et surtout celles qu'il ne peut posséder. Car leur vérité à tous deux est qu'ils sont également la proie d'un éternel ennui et, sans doute, d'une identique réprobation du sexe. Car, comme Don Juan, Jean sans Terre est un révolté (191) qui s'élève contre tout, les hommes et les éléments, à ceci près qu'il parle non pour sa caste mais pour tous les hommes : « Sans Terre est à toute la terre » (213). Et sa parole s'élève contre son double, la mort, « Jean de la mort » (199). Yvan Goll en a une conscience très nette depuis la disparition de son père, lorsqu'il avait sept ans. Ici, il transcrit les sentiments qu'il éprouvait devant sa tombe lorsqu'il lui demandait sa bénédiction, et singulièrement la nuit du 26 juillet 1927, quand, au cours d'un voyage en train de Bâle à Metz, il s'arrêta dans le vieux cimetière juif de Sélestat :

⁸. Note d'Yvan Goll à Louise Bogan, citée par F. Carmody, *op. cit.* p. 6.

« Je n'eus aucune peine à trouver la tombe de mon père. Elle est un peu penchée, entourée de lierre. Je m'agenouillai [...] Mais le garde, ses chiens et sa famille ne dormaient pas — pendant que je menais un dialogue désespéré avec les étoiles et le mort — Ils finirent par me trouver, il y eut des cris très forts dont j'avais honte devant les ossements. On me traita comme un criminel, un violeur de sépulture⁹. »

C'est le même sentiment d'impuissance qu'il communique après la tentative de suicide de Claire dans « Jean sans terre veille une morte » :

« Tu pars à la dérive

La dérive du temps

Quittant la sombre rive

Où mon ombre t'attend » (205)

Cette ombre fidèle et fraternelle qui ne l'a jamais quitté, compagne de tous ses chemins, Jean l'a bien compris, c'est la Mort, sa fréquentation de toujours. Il faut lire « Jean sans terre et son ombre » (217), l'un des plus beaux poèmes du recueil, le plus sobre d'images, le plus intimement et profondément médité.

Avant d'entamer une nouvelle séquence des aventures de Jean sans terre, Yvan Goll s'est expliqué lui-même sur son propos :

« Après avoir écrit des vers libres pendant plusieurs années, volume après volume, je me suis consacré à ce que je considère mon œuvre principale, le poème épique *Jean Sans Terre* dont trois volumes sont déjà parus, et j'écris le quatrième. Jean Sans Terre est un personnage légendaire qui représente l'homme moderne et le poète d'aujourd'hui sans racine ni pays et qui voyage toujours entre les continents, les différentes formes de sociétés et les étoiles. Je chante dans ce poème la beauté de la Nature et les misères de l'Humanité et le romantisme centenaire, l'amour de la nuit et du soleil, les vibrations des grandes cités et les merveilles de l'esprit humain. Je me suis soumis dans ce poème à une forme rigide et classique qui réunit, cependant, tous les acquis de la poésie moderne et surréaliste¹⁰. » On peut discuter sur l'emploi de ce dernier terme, reste l'intention.

**

⁹. Lettre d'Yvan Goll à Claire Goll, 8 novembre 1938, citée par Charles Fichter, « Un esprit allemand a recours aux temps bibliques », dans *Yvan Goll (1891-1950) situations de l'écrivain*, études réunies par Michel Grunewald et Jean-Marie Valentin, Peter Lang, 1994, p. 28.

¹⁰. Yvan Goll, Préface à *La Cancion de Juan sin Tierra*, poèmes traduits par Manuel Altolaguirre, La Havane, 23 juillet 1944, cité par F. Carmody, *op. cit.* p. 6 [je traduis de l'espagnol].

À l'instar du Juif errant, Jean sans terre est un témoin. Non pas des temps anciens, de la Passion du Christ, mais de la démesure du temps présent en tous les points de la terre qu'il arpente. S'il lui arrive d'ironiser sur les hommes d'affaire de Broadway, des Gens sans terre (247) voués à l'oubli, il n'a que compassion pour les autres, les réprouvés, ses frères humains, la foule anonyme des villes, qui mène une triste vie quotidienne, de tristes amours (« Jean sans terre aux enfers », 144). Il dit la souffrance des mères dans les hôpitaux, pressé d'enterrer un siècle abhorré (158)

« Mais tant de supplices

Sont immérités

Dans les précipices

De l'humanité »

s'écrie-t-il en parcourant les boulevards des cités endormies (182). Si, au début du recueil, toute évocation du malheur d'être né semble abstraite et commune à tous les temps, bientôt quelques noms confirment que Jean le poète n'est pas étranger à ce qui se passe en 1937 en Espagne, et peu après dans toute l'Europe (230). Changeant la nature même du recueil, il chante une ode à la France en mai 1940, qui se conclut sur ces vers d'espérance :

« Les morts embrassent le silence

Du siècle qui les vengera

O France ta rime est souffrance

Ton chant jamais ne tarira » (228)

Par prémonition ou tout simplement bon analyste de la situation, Jean sans terre a traversé l'Atlantique peu avant l'embrasement général, tout comme Yvan Goll. Sur le bateau qui le conduit vers l'Amérique sont les exilés, dépouillés de tout, dont la mer berce la misère (231).

Certes, Jean sans terre ne se fait pas d'illusions sur la bonté des américains dont la fonction est de vendre et d'acheter, mais du moins trouve-t-il dans leur pays un asile, et la possibilité de vivre, pauvre comme Job :

« L'homme est monté au cent deuxième étage

Tout en haut de l'échelle de Jacob

Mais il redescend l'escalier de l'âge

Et se retrouve au pourrissoir de Job » (246)

De fait, et sans le vouloir, Jean a découvert un nouveau pôle, à l'Ouest, celui qui attire les vagues d'immigrants, chassés par la misère et par la guerre. Et il devient leur guide :

« Jean sans terre emmène les Gens sans Terre

Qui n'auront jamais eu ni porte ni fenêtre

Mais à peine un grabat pour mourir et pour naître
Et la chienne de l'ombre léchant leur misère » (257)

Durant son séjour outre-atlantique, Jean a connu le jazz et la danse des Noirs américains appelés à s'émanciper et à enrichir la terre de ce continent (259), et surtout il a entrevu le paradis avec l'île de Cuba, son dernier port peut-être. Il n'en est rien car, comme le veut la légende, l'errance n'a pas de terme, et le recueil non plus, sinon par la mort de son auteur.

**

Peut-être ai-je eu le tort, au cours de ces pages, de trop identifier Jean au Juif errant et à l'auteur ? Bien évidemment, Jean sans terre ne réfère pas à tous les invariants de la légende chrétienne, mais il en adopte un certain nombre : immortalité, errance, marche, exil et migration, il est témoin de l'histoire et Juif en esprit. Encore qu'on puisse entendre son message messianique dans « Jean sans terre annonce l'avenir » (147), il ne mentionne nullement le fondement même de la légende, qu'il ne pouvait pas ne pas connaître, par lequel Jésus aurait dit au cordonnier « Moi j'irai et toi tu marcheras jusqu'au jugement dernier », qui fait d'Ahasverus, et donc du Juif, un instrument nécessaire à l'apologétique chrétienne. Davantage, Yvan Goll refuse tous les détails de la légende au profit de ses éléments permanents, dont il donne une version poétique, dépouillée de toute portée eschatologique mais imprégnée par une vision essentiellement juive de la destinée, même si elle contredit la sagesse rabbinique. Juif tourmenté (n'est-ce pas là une redondance ?), il tente de sublimer son éducation originelle pour la transformer en une connaissance universelle. Familier du messianisme juif, il ne fait pas de son héros le porte parole de sa religion, mais plutôt un pauvre hère ballotté par les violences de l'Histoire. Est-ce sa faute si celle-ci a fait de Jean sans terre le symbole des opprimés ? Mieux que quiconque, Marcel Brion, le spécialiste du romantisme allemand, en a retenu les traits majeurs :

« Jean sans Terre, peut-être, mais j'aimerais mieux dire *Jean de toute la terre*, car, enfin, il n'est pas un homme qui ait aimé la terre avec tant de joie et tant de piété. Nulle part chez lui, si c'est être chez soi que d'habiter par droit de propriétaire l'univers, mais partout chez lui si, comme je le crois, au poète est réservée la possession véritable du monde, car lui seul possède assez de ferveur et assez d'amour pour intégrer l'univers tout entier dans son être propre. Exilé, errant, tragiquement nomade, et plus encore par le drame des temps que pour son plaisir, hélas, Yvan Goll est passé sur l'univers comme une sorte de météore, traînant derrière lui les comètes et les constellations¹¹. »

Henri BÉHAR

¹¹. Marcel Brion, *Yvan Goll*, Sehghers, Poètes d'aujourd'hui, p. 21.